

LA LÉGENDE DE LA DAME BLANCHE

La Dame Blanche rêvait à la fenêtre du château. Le soleil matinal dardait de ses rayons les êtres et les choses. Seul, le lierre drû qui courait sur la façade monumentale et retombait en gerbes sur l'embrasure de la fenêtre, pouvait donner quelque fraîcheur, sous une ombre précaire, à la gentille demoiselle de mes pensées.

Qu'elle était belle dans sa longue robe blanche, tenue au bas de la taille par une ceinture brodée, de même tissu, maintenue par une belle boucle dorée ; de longs cheveux s'épalaient sur ses épaules et elle les caressait parfois d'un geste gracieux et machinal.

Tous les jours, à la même heure, me rendant à mon travail, moi humble garçon de forge, je passais sur la place du château et, chaque jour à la même heure, elle était là, silhouette irréaliste que mon cœur adorait en secret.

Je n'osais prétendre un jour pouvoir même l'approcher. J'eus pourtant droit à cet honneur.

Ce jour là, une saute de vent saisit le mouchoir blanc de la demoiselle et je le vis descendre jusqu'à terre, en virevoltant. J'eus tôt fait de le ramasser. En cet instant, pensez, mon cœur battait à tout rompre ! Je relevais les yeux, alors je la vis sourire pour me remercier.

D'une voix mal assurée, je réussis, non sans mal, à articuler quelques mots :

- Chère Damoiselle, comment pourrais-je vous rapporter ce mouchoir ?

- Je vous remercie, Monsieur, répondit-elle. Ma gouvernante descend à l'instant. Vous le lui remettez.

- Avec plaisir, gentille damoiselle de mes pensées, m'enhardis-je. Je me nomme Jehan pour vous servir.

Et je ponctuais mes dires d'une courte révérence.

La Dame Blanche, interdite, me dévisagea un court instant visiblement conquise par le charme et la simplicité de ma personnalité.

Une matrone de taille apparut à la porte du château. Cette apparition inopinée contrastant avec la beauté et la grâce de la jeune fille, eût pour effet de me faire pouffer de rire.

J'élevai vers la Dame Blanche un regard complice. Elle ne pût se contenir. Je recouvrais mon sérieux aussitôt et m'avançais vers la gouvernante.

J'esquissais un salut de convenance et lui remis le mouchoir puis elle tourna les talons et disparut sans attendre derrière la lourde porte bardée de fer.

Un geste de la main pour prendre congé de la belle et me voilà parti vers la forge, l'âme guillerette et le cœur en émoi.

Josep, le maître de forge m'attendait sur le pas de la porte.

- Alors, fit-il d'une voix bourrue, on flâne ? on baille aux corneilles. Je ne te paie pas cinq sols la semaine pour que tu ailles vagabonder dans la nature.

Ah ! je le retiens celui-là. Il fallait à tout prix qu'il brise l'enchantement.

- Excusez-moi, Joseph, dis-je humblement.

Ce n'étais pas le moment pour moi de faire la forte tête, vu la situation économique peu brillante en ce temps là, où aurais-je pu trouver une place convenable ?

Quand je pense à ces années, je revois encore la grande misère : la vigne donnait très peu de récolte et bien peu de boisseaux d'olives rejoignaient les moulins. Seuls, le blé et l'avoine pouvaient donner quelque profit aussi maigre soit-il.

Bref, peu soucieux de ces problèmes, les seigneurs du lieu menaient grande vie. Tout était prétexte à festins et ripailles. De grandes chasses avaient lieu avec faucon au gantelet.

Chaque dimanche matin, les pavés désunis de la Place du Château résonnaient au passage des troupes de cavaliers partant

pour la chasse. Par devant la troupe, chevauchaient le Comte et sa Dame, précédant une cour bariolée et huppée : dames aux grandes toilettes, barons et baronets, marquis et marquises.

Puis, venaient les valets, les chariots et les hommes armés. Le peuple se massait à leur passage. Et, chacun admirait en silence, qui l'élégance des dames, qui la prestance de tel ou tel cavalier.

Le forgeron était là aussi et disait à qui voulait l'entendre, dans une pointe d'orgueil :

- Vois mon bon, le cheval du Comte, comme il est fier et racé.

- Sais-tu que je l'ai ferré maintes et maintes fois ?

Un jour, je vis la Dame Blanche, chevaucher parmi la gente compagnie. Lorsqu'elle parvint à ma hauteur, elle m'aperçut et posa sur moi un long regard chargé de tristesse.

Longtemps ce souvenir me hanta. La dame de mes pensées n'était point heureuse. Je passai quelquefois des nuits agitées, supputant le moyen enfin de pouvoir la faire sourire. J'étais déjà humble forgeron et troubadour à mes heures, son esclave par la pensée.

J'en étais là de mes angoisses, amoureux fou d'un idéal, bien charmant d'ailleurs. Mais l'hargneux Josep ne me laissait guère de loisirs afin de lui conter fleurette. Un soir, n'y tenant plus, armé de ma viole, ne voilà-t-il pas que je m'amène sous sa fenêtre pour lui donner une aubade.

J'avais composé pour elle un beau chant d'amour qui exaltait sa beauté et où étaient immortalisés tous les accents de mon âme.

J'avais à peine esquissé le premier quatrain que la croisée s'ouvrit à grand fracas. Une forme humaine énorme apparut, sans doute, quelque matrone sans cœur qui s'octroya le droit de m'éloigner, sans autre forme de procès.

Si je n'avais pas obtempéré elle aurait appelé le guet, la mâtime !... L'on dit parfois, dans la bonne société, que la musique adoucit les mœurs. Je me rends à l'évidence, cela n'était pas le cas...

Furieux de cette déconvenue, je regagnais ma couche. J'attendis donc patiemment un moment plus opportun pour déclarer ma flamme à l'élue de mon cœur.

Puis vint le jour heureux que je vous relatais au début de mon récit. J'avais, désormais, conquis ma place dans son cœur.

Un beau jour, Josep le forgeron, me donna congé pour toute une journée. Le brave homme ! Il n'en fallait pas plus pour me rendre heureux.

Ce jour là, je ne voulus point bouleverser l'ordre des choses. Aussi. à la même heure, je passais devant le château, et je vis la Dame Blanche. Elle m'appela doucement :

- Jehan, venez là, tout près. Je vous en prie.

Je m'approchai sous sa fenêtre. Alors elle me lança un billet. Tenez !

Celui-là même que je porte sur mon cœur en souvenir de son amour ; un beau petit parchemin scellé, attaché par un ruban et où étaient tracées ces lignes :

« Mon cœur. Je suis si malheureuse. Mon père, le Comte, veut me marier à un baron que je n'aime point alors que c'est vous mon beau Jehan que j'aime. Venez me rejoindre dans une heure dans le parc. La petite porte de fer sera ouverte par mes soins. Nous serons seuls au château. Je vous attends mon amour. Venez vite ! ».

À la lecture de ce billet, mon cœur battit bien fort, comme vous pouvez le penser. Je fus fidèle au rendez-vous. L'heure écoulée, je me faufilais par la petite porte, non sans m'être assuré, au préalable, que personne n'eusse pu me voir entrer. Ceci fait, je m'isolais du monde extérieur.

Une voix douce, familière, résonna à mes oreilles.

- Jehan, je suis ici !

A pénétrer dans le parc du château, on aurait cru pénétrer dans le jardin des merveilles. Un havre de paix m'accueillit : acacias, lauriers, cyprès, buissons de bruyère, parterres fleuris.

Seul, le cri d'une mésange venait troubler parfois le silence heureux. Tout au fond, à droite, il y avait la tonnelle où venait méditer sans doute la Dame blanche et, dans le centre du parc,

dans le petit bassin aux poissons rouges, se miraient deux saules pleureurs. Elle m'attendait sur un banc de pierre, derrière un énorme massif de rhododendrons.

- Mon cœur !...

- Je m'appelle Violaine

- Et moi, Jehan Le Troubadour.

- Viens tout près de moi, la brise est câline

Et le soleil est si chaud qui embrase nos cœurs.

Je pris place tout contre celle qui était devenue toute ma vie.

Elle était si belle la Dame Blanche.

Je sentais son souffle chaud dans mes cheveux. Elle posa sa tête brune sur ma poitrine puis s'abandonna dans mes bras.

O ! heures d'extase !

Inexprimables instants d'un amour si profond. L'herbe tendre du sentier accueillit nos deux corps unis d'un même délire.

Puis, ce fut poursuites folles, éclats de rires, ébats joyeux de jeunes amoureux. Le soleil déclinait dans sa course. Son disque rouge moiré de blanc, nous rappela aux réalités de l'existence.

Un instant de tristesse s'instaura.

- Jehan, mon ami, mon amour, je pressens hélas que je ne te reverrai point ! Ce mariage avec ce baron de Septimanie, je le vois arriver à grands pas, avec horreur. Pourquoi faut-il ainsi que la vie nous sépare ! c'est trop injuste !

La Dame Blanche sanglotait.

- Comme je te comprends, mon aimée ! Sais-tu que tu occupes une si grande place en mon cœur, qu'une partie de ma vie s'en ira de moi ?

- Mon Jehan, mon amour impossible !

Nous échangeâmes un long baiser d'adieu.

* * *

Deux mois plus tard, le mariage de Violaine, la Dame Blanche de la Salanque et du Baron de Quéribus, des marches de Septimanie fut annoncé par les héraults dans tout le village.

Il y eut, nous nous en doutons, de grandes fêtes après la cérémonie célébrée en la Chapelle du Château ainsi qu'à l'oratoire Saint Saturnin.

Des centaines de personnes y étaient invitées. On avait dressé une longue table dans le parc du Château, recouverte d'une belle nappe brodée aux liseris d'or et aux armes du Comté.

Sur cette table s'entassèrent d'énormes plats de victuailles, savamment préparés, et l'on but du bon vin rouge, de l'ambroisie, du vin blanc qui tournait les têtes.

Le Comte avait mandé pour divertir ses hôtes, jongleurs, mangeurs de feu et troubadours.

On m'éloignait de Violaine.

Vous ne saurez jamais à quel point mon cœur put en souffrir et ce supplice dura une semaine.

Bref, je ne revis plus Violaine. Son mari l'avait emmenée dans son fief de Quérigut.

L'âme en détresse de la Dame Blanche erre encore dans les sombres coursives de ce nid d'aigle Cathare, en pays audois.

Par les jours de grand vent, je crois encore entendre sa voix si douce m'appeler :

- Jehan, mon amour comme tu es loin de moi...

Mais je me dis, que ce n'est que le vent qui chante dans les cyprès, que son âme a enfin trouvé le bonheur éternel, que je ne suis point digne d'elle, que je parviendrai peut-être à oublier celle que j'ai immortalisé dans mon dernier poème, celui que mon âme en peine a composé.